

Une institution nommée Baillon

Laurent Demoulin
Université de Liège

75

Une conférence particulière

À la fin de l'année 2004, Manuelle Krings, une psychiatre amie de mon père, m'a contacté pour me proposer de faire une conférence sur André Baillon au sein d'une institution psychiatrique sise à Liège et portant le nom de notre écrivain : le Club André Baillon. Dans cette institution, chacun prononce chaque jour les mots « André Baillon », sans trop savoir ce qu'ils recouvrent, certains en ayant une vague idée, d'autres ignorant tout de leur sens, les uns et les autres, par habitude, transformant ce prénom et ce nom en un vocable articulé au moyen d'une seule émission : « andrébaillon » et ne désignant plus un homme, mais un lieu.

Sans doute ai-je été un peu impressionné par la perspective de cette conférence inhabituelle, mais j'ai songé à notre cher André Baillon, pensant, peut-être à tort, que cela lui aurait plu et que je lui devais bien cela. J'ai donc accepté.

L'annonce de ma conférence fit grand bruit dans l'institution et provoqua diverses réactions. Un atelier créatif s'ouvrit au sujet de l'écrivain, d'où sortit une œuvre collective : un portrait de Baillon à la Andy Warhol tout à fait saisissant. Le projet évolua dans le chef de la psychiatre : ce travail créatif méritait une petite exposition et ma conférence pouvait avoir lieu le jour du vernissage. Olivier Verschuere, un libraire qui s'avère être mon plus ancien ami, accepta de nous accueillir pour cette double occasion. Le portrait de Baillon servit d'affiche et la soirée fut annoncée pour le 18 mars 2005, dans la librairie « Livre aux trésors » à Liège.

Comme à l'Université de Liège, un professeur en romanes, Jean-Marie Klinkenberg, parle quelque peu de Baillon dans le cadre de son cours de littérature belge, l'affiche attira des étudiants romanistes : ceux-ci sont également « mes » étudiants, puisque je suis assistant en romanes dans cette université. Et, le jour dit, un public très nombreux et très bigarré se rendit à la librairie : des étudiants, des psychiatres et d'autres personnes travaillant dans le secteur de la santé mentale, quelques amateurs de littérature, des habitués des soirées littéraires de la librairie et puis, bien entendu, de plus étranges personnages, familiers de l'institution psychiatrique, qui, durant le vernissage, vous adressaient la parole très gentiment, mais d'une manière un peu particulière.

Pour la petite histoire, ajoutons que certains de mes proches étaient là également, parents ou amis. À peine s'était-on assis que mon père, goguenard, dit tout haut à ma compagne : « Méfie-toi des étudiantes, ce sont des rivales potentielles. » Ma compagne se sentit atrocement gênée et les étudiantes en question, qui s'étaient assises au premier rang, ne cachèrent pas qu'elles étaient

choquées par cette remarque ostentatoire et se déplacèrent pour s'installer un peu plus loin, à une distance non suspecte. Cela commençait sous les meilleurs auspices...

Tout ce joli monde était à présent en place, le regard tourné vers moi, attendant que je prenne la parole. Il fallait que je parle. Je me mis donc à parler. Porté par ce public diapré, je découvris à travers les mots sortant de ma bouche un Baillon tout à fait inédit, bouleversant, plus vrai que nature, qui reprenait vie devant nous ce soir-là, qui palpait comme le cœur de Dostoïevski dans les mains de Jean Martin... Mais, non, ce n'est pas vrai : mon exposé était prudent et général et il ne révolutionnait en rien les études baillonnaises. Je lus à voix haute la nouvelle « Les étrennes de Nanette » ●¹, je racontai longuement la vie de l'écrivain, m'attardant sur ses amours et me basant sur l'excellent ouvrage de Frans Denissen ●². Puis je dépeignis l'œuvre : j'insistai sur sa modernité et je me laissai aller à expliquer ce qui me touchait en elle. Enfin, je terminai par une rapide histoire de sa réception. En cours de route, j'essayais de répondre à des attentes que je devinais très différentes pour les uns et pour les autres : je ne devais pas être trop pointu, mais il fallait quand même que mes étudiants apprennent quelque chose...

Dans ce parcours, un point s'avérait particulièrement délicat à mes yeux : le thème de la folie. Surtout au niveau biographique : arrivé au séjour de Baillon à la Salpêtrière, je devais aborder la question du diagnostic. Je m'en sortis en disant que les avis étaient partagés et j'énumérai les diverses positions sans me prononcer : il souffrait de névrose obsessionnelle pour les uns, il était atteint de psychose pour les autres, tandis que d'autres encore pensaient qu'il mimait la folie afin de renouveler son inspiration ●³.

Tout se passait très bien. L'écoute était de grande qualité, très dense, très intense, presque solide. J'avais beau être rompu à l'exercice qui consiste à parler en public, j'étais impressionné. Vint le moment où ce fut au tour de ce public attentif de prendre la parole pour la traditionnelle séance de questions-réponses. Ce fut une étudiante qui rompit le silence pour m'interroger, de façon assez serrée, sur un passage que j'avais commenté en y pointant l'ironie baillonnaise. Puis mon ami le critique et poète Daniel Arnaut me posa la seconde question, à propos également de l'écriture de Baillon. Après ma réponse, un grand homme très maigre, assis juste en face de moi, et que je ne connaissais pas, demanda la parole, pour déclarer très posément :

– Vous avez prétendu qu'André Baillon avait dilapidé toute sa fortune et avait vécu chichement. Ce n'est pas vrai. Vous êtes mal informé. Je sais de source sûre qu'il possédait des châteaux en Espagne.

Panique intérieure. Je sentis se poser sur moi le regard perplexe de nombre de spectateurs, je vis, dans le public, la psychiatre sourire, mais l'homme qui s'était ainsi opposé à moi ne riait pas du tout. Il était tout ce qui a de plus sérieux. Je ne savais pas comment m'y prendre. En tant que pédagogue, je ne pouvais lui donner raison pour avoir la paix. Je jouai donc la prudence et, en même temps, je me gardai de prendre l'affaire à la légère :

– Voilà qui m'étonne. Tous les commentateurs sont d'accord sur ce point. Votre information est de nature à remettre en question tout ce que l'on sait sur la vie de Baillon. Il faudrait que vous me montriez vos sources...

– J'ai vu une photo de Baillon les yeux brillants admirant une valise pleine de lingots d'or !

– Ah bon... Ce serait bien de retrouver ce document, car, vraiment, jusqu'ici toutes les informations dont on dispose convergent pour confirmer le fait qu'il n'était pas riche.

Passé ce premier écueil, un jeune homme chauve d'une trentaine d'années, qui était resté debout pendant toute la conférence et qui n'avait jamais quitté un sourire d'enfant émerveillé, laissa entendre une petite voix pour dire :

– Vous avez posé la question de savoir si André Baillon était psychotique. Si vous le permettez, je vais vous donner mon avis sur ce point : il n'était pas psychotique ! La preuve en est qu'il a eu une femme. Selon votre récit, il a même eu plusieurs femmes. Et même plusieurs femmes à la fois ! Or, les psychotiques n'arrivent pas à avoir de femmes. J'en sais quelque chose : je suis psychotique et je n'ai jamais fait l'amour.

Il avait prononcé ces mots sans se départir de son sourire franc : c'était vraiment désarmant. Je me sentais bouleversé et, en même temps, je me demandais ce que je pouvais lui répondre. La tension dans la librairie était à son comble. Heureusement, une femme qui se trouvait juste à côté de ce jeune homme éclata d'un rire généreux, qui aussitôt se répandit dans l'assemblée : tout le monde se mit à rire, ce qui provoqua un sentiment de détente et de soulagement généralisé. Le jeune homme, loin d'être vexé, était aux anges, heureux sans doute d'être au centre des attentions et d'avoir volé la vedette à Baillon lui-même.

1 Le ton un peu humoristique que prend cet article durant ces premiers paragraphes (la suite sera plus sérieuse) ne m'autorise pas à négliger mes devoirs philologiques. Voici donc la référence de la nouvelle en question : André Baillon, « Les étrennes de Nanette », dans *La vie est quotidienne*, Paris, Rieder, « Prosateurs français contemporains », 1929, pp. 67-75. Ce recueil de nouvelles n'a jamais été réédité.

2 Frans Denissen, *André Baillon. Le gigolo d'Irma* Idéal, traduit du néerlandais par Charles Franken, Bruxelles, Labor, « Archives du futur », 2001.

3 Plus précisément, Albert Doppagne, (*André Baillon. Héros littéraire*, Bruxelles, Écran du monde, 1950) diagnostique une « psychasthénie », terme qui correspond plus ou moins à ce que l'on appelle une névrose obsessionnelle. Daniel Laroche (« Lecture », dans André Baillon, *Le Perce-oreille du Luxembourg*, Bruxelles, Labor, « Espace Nord », 1984), Jean-Pierre Lebrun (« La "folie" d'André Baillon ou les mots, tels des rats », dans *Textyles*, n° 6, *André Baillon le précurseur*) et Raoul Mélignon (*André Baillon*, Bruxelles, Labor, « Un livre une œuvre », 1989) proposent précisément ce diagnostic. Ginette Michaux (« Logique du double dans *Un homme si simple* », dans *Textyles*, n° 6, *op. cit.*) penche plutôt pour la psychose. C'est Denissen (*op. cit.*) qui suggère la possibilité d'une folie feinte.

Il était temps de clore les débats. Je me levai, content, et je songeai à notre André Baillon en me demandant ce qu'il aurait pensé de cette soirée inhabituelle, dans une librairie, 72 ans après sa mort.

Réactions

Quand je revis le docteur Manuelle Krings quelques mois plus tard, elle m'expliqua que le premier intervenant souffrait de schizophrénie et qu'il se prenait volontiers pour un vampire : d'où son obsession des châteaux. Dès qu'il prenait la parole, il lui fallait absolument prononcer le mot « château ». La fable de la richesse de Baillon ne servait donc qu'à l'introduction de l'expression « château en Espagne ».

J'appris aussi que la manifestation, dans son ensemble, avait fait grand bien aux habitués du Club André Baillon. D'abord, parce que leur travail artistique avait été exposé dans un endroit qui n'était nullement réservé à la psychiatrie et qu'ils étaient ainsi, chose rare, accueillis par le monde extérieur. Ensuite, ils avaient ressenti une grande fierté de voir la considération dont jouissait André Baillon, qui était désormais l'un des leurs, et qui bénéficiait, grâce à mon récit, d'une nouvelle épaisseur à leurs yeux et d'une profonde humanité. Ils étaient heureux de voir que quelqu'un qui n'était ni psychotique ni psychiatre s'intéresse ainsi à Baillon. Il n'en demeure pas moins que le point de mon exposé qui suscita le plus de commentaires fut bien entendu le fait que Baillon « avait eu plusieurs femmes à la fois ».

Ajoutons pour la petite histoire qu'entre-temps, le jeune homme désarmant avait eu une amoureuse. Nous n'en tirerons aucune conclusion sur les pouvoirs de la littérature, mais tout de même...

Quelques mots d'histoire visant à situer brièvement le Club André Baillon

Comme Michel Foucault l'explique avec précision dans son *Histoire de la folie à l'âge classique* ●⁴, l'internement des « fous » a une histoire. Elle a eu un début et peut-être, qui sait, aura-t-elle une fin. La pratique de l'aliénation des aliénés apparaît au xvi^e siècle et se radicalise au xvii^e siècle, le siècle de la raison et de Descartes rejetant la folie en même temps qu'il enferme les fous. De façon concomitante, la folie occupe d'ailleurs une grande place dans la littérature du xvi^e siècle, chez Erasme ou chez Shakespeare, alors qu'elle se fait très rare dans celle du xvii^e. Toujours selon Foucault, la Révolution française désincarcéra de nombreux prisonniers, mais elle se garda de libérer les fous. Si Sade, le roi des pervers littéraires, put quitter sa cellule – pour peu de temps il est vrai –, les psychotiques ne profitèrent pas de l'élan de liberté des premiers jours de la révolution.

Au xix^e siècle et durant la première partie du xx^e siècle, la situation ne fit que se durcir pour les aliénés. Cependant, en France, durant l'Occupation, se posa un grave problème : le gouvernement de Vichy ne prévit aucun système de tickets de rationnement pour les hôpitaux psychiatriques. Il s'ensuivit un véritable drame : 40 000 malades mentaux moururent tout simplement de faim dans les asiles. Certains psychiatre, en désespoir de cause, prirent alors la décision d'ouvrir les portes de leur institution pour que les malades aient une chance de s'en sortir,

en se débrouillant vaille que vaille. Et l'on constata que nombre d'entre eux ne se débrouillaient pas si mal que cela. Certains s'illustrèrent même de façon très courageuse dans la résistance.

C'est ainsi que naquirent après la Seconde Guerre mondiale les mouvements anti-aliénistes de la psychothérapie institutionnelle et ceux de l'anti-psychiatrie. Leur développement prit cependant du temps, mais il rencontra les diverses idéologies de libération caractérisant les *golden sixties* puis mai 1968. Les premières expériences allant dans ce sens ne virent le jour en Belgique que dans les années 1960. C'est en 1962 que s'ouvre à Bruxelles le Club Antonin Artaud, fondé par des personnes sortant d'un asile psychiatrique. Le Club André Baillon est, quant à lui, fondé à Liège en 1969 par un psychiatre nommé Ludo Spruyt.

Description succincte du Club André Baillon

Le Club est divisé en quatre structures : un « Centre de réadaptation fonctionnelle », un « Centre de Santé Mentale », un service d'« Accompagnement en milieu de vie » et un service d'« Habitations protégées »⁵. C'est au Centre de Santé Mentale que j'ai eu affaire et c'est lui dont je vais dire deux mots à présent.

Il s'agit avant tout d'un espace ouvert, où l'on se rend librement. À qui s'adresse-t-il ? Aux « petits mentaux », aurait dit Baillon. À une « population adulte en souffrance psychique », précise le site mentionné en notes. Dans la pratique, il s'agit de personnes ayant quitté l'hôpital psychiatrique traditionnel ou de malades envoyés par les familles. Ou encore est-on guidé là par ce que l'on nomme communément le bouche-à-oreille.

Les personnes qui se rendent au centre de santé mentale ont le loisir d'y passer la journée, mais non d'y dormir. Plusieurs services sont à leur disposition, comme une permanence sociale et une permanence psychologique. Psychologues, psychiatres, assistants sociaux, ergothérapeutes, kinésithérapeutes se relaient pour aider, guider, chacun à leur façon, les habitués du Club. Une série d'ateliers, de théâtre, de dessin ou de danse, sont organisés en fonction des demandes. Ces ateliers bénéficient des compétences de spécialistes dans les disciplines artistiques concernées. Et des tables rondes sont régulièrement organisées pour évaluer les *desiderata* et les besoins des usagers du Club.

Ainsi, en 2005, un atelier d'écriture particulier a été mis sur pied. Le talentueux poète liégeois Pascal Leclercq se chargeait de l'écriture proprement dite, tandis que le poète-éditeur-artisan Marc Imberechts, qui préside aux éditions Tétras-Lyre, apprenait aux usagers du Club la fabrication d'un livre, en passant par toutes les étapes : fabrication du papier, illustration, typographie, impression, reliure, etc. L'expérience a duré un bon semestre et a intéressé les usagers du Club, qui se montrèrent très assidus. Pascal Leclercq leur proposait des exercices avec des consignes précises, formelles et thématiques, telles que « Écrivez en "je" un

4 Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, Gallimard, « Tel », 1972.

5 Pour plus d'informations sur ces structures, consultez le site du Club André Baillon : <http://www.clubandrebaillon.be>

texte qui ne parle pas de vous. » Ou à l'inverse : « Écrivez en "il" un texte qui parle de vous. » Ou encore : « Décrivez la vie quotidienne sur une autre planète. » Ou : « Écrivez un haïku. » Dans le chef de Pascal Leclercq, il n'était pas question d'art thérapeutique, mais simplement de voir à quel point chacun est capable d'écrire. Les textes produits l'intéressaient vivement, notamment quant au caractère répétitif de certaines obsessions. Il en a résulté un livre fait main tiré à une trentaine d'exemplaires et intitulé *Ça finira mal*. Chaque participant y a choisi un seul texte, accompagné d'une linogravure. Voici l'un d'eux, un haïku particulièrement noir :

L'atmosphère me pèse
Eustache me prend dans ses bras
Je m'éroule et je crève ●⁶

Mais les ateliers, quels qu'ils soient, ne sont pas obligatoires. On peut se contenter d'aller au Club pour y discuter avec les personnes qui s'y trouvent. Ou simplement d'y être, de se poser là, à un moment de la journée, parce qu'il faut être quelque part, parce qu'ici personne ne vous demandera ce que vous êtes en train de faire. Le Club est à la fois un lieu de transition entre la société et les « petits mentaux » et un lieu où être avec sa folie, avec la liberté de la folie, l'angoissante liberté de la folie, un lieu où l'on vous laisse dire ce que vous avez à dire.

Car les psychiatres qui travaillent dans ce type de centre ne sont pas animés par la *furor sanadi* dont parlait Freud. Ils ne cherchent pas à soigner, mais à prendre soin de. Bien sûr, il leur arrive de prescrire des médicaments, bien sûr, en cas de danger, de dérive, de violence, ils doivent faire appel à la justice. Mais la plupart du temps, il s'agit de laisser la folie s'exprimer tout en arrêtant l'errance, tout en contenant le délire. Le psychiatre ne participe pas au délire, mais ne le nie pas. Si le patient déclare :

– J'entends des voix, docteur.

Le psychiatre ne répond pas :

– Mais non, voyons, vous savez bien qu'elles n'existent pas, ces voix.

Ni :

– Prenez ce médicament et vous ne les entendrez plus.

Ni même :

– Il s'agit d'hallucination.

Mais, par exemple :

– Ah bon ? Moi, je ne les entends pas. Vous les entendez ici ?

– Non, dans ce bureau, elles n'entrent pas.

– Et qu'est-ce qu'elles vous disent, ces voix ?

Comment aurait réagi Jean Martin si les premières pages d'*Un homme si simple* l'avait mis en présence d'un psychiatre de cette mouvance-là ? Voilà ce que nous ne saurons jamais. Mais une question en appelle une autre : s'est posée celle de savoir si le second séjour de Baillon à la Salpêtrière correspondait à une nouvelle crise ou si l'écrivain ne s'y était rendu qu'afin d'y chercher les informations nécessaires pour parachèver ses romans. Une troisième possibilité se présente à nous au terme

de ce rapide parcours : comme le fonctionnement du Club André Baillon n'est pas sans rappeler ce qui est décrit dans *Chalet 1*, on peut se demander si Baillon n'a pas tout simplement eu envie, en dehors de toute crise, d'être là, de vivre là un moment, comme pour offrir des vacances aux « roues » tournant dans son esprit tourmenté.

6 Collectif, *Ça finira mal*, Soumagne, Éditions Tétrás-Lyre, 2005. Les noms des auteurs des différents textes ne sont pas indiqués.

